

Les conditions matérielles et spirituelles du voyage d'Italie à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **3 (1960)**

Heft 4

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES CONDITIONS MATÉRIELLES ET SPIRITUELLES
DU VOYAGE D'ITALIE
A LA FIN DU XVI^e ET AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE *

Il est des périodes de la vie de l'Europe où une fièvre de mouvement semble saisir les habitants de certains pays. Après avoir vécu de longues années sans songer à quitter leur ville ou leur province, ils éprouvent un incoercible désir de partir vers d'autres horizons. Ainsi les Français de la première moitié du XVIII^e siècle ; ils se mirent à franchir de plus en plus souvent les frontières du royaume, alors qu'au siècle précédent les pérégrinations lointaines étaient infiniment plus rares. Montesquieu visite, outre l'Angleterre et l'Italie, la Hongrie, la Hollande et les Allemagnes ; Voltaire parcourt la moitié de l'Europe ; Rousseau est un éternel errant... Corneille, on le sait, se contentait, en guise de voyage, du modeste trajet séparant Rouen de Paris ; Boileau était un Parisien qui ne quittait sa ville qu'à contre-cœur ; Racine se rendit sans enthousiasme à Uzès, s'accoutumant mal au parler du Midi, admirant, faute de mieux, les beautés locales et les nuits étoilées du Languedoc. Et Bossuet, ce grand prélat, ne connut jamais Rome, pas plus que Bourdaloue ou Fénelon.

Dans sa *Crise de la conscience européenne*, Paul Hazard a analysé avec une lucidité admirable ce renouveau du voyage, ce passage « de la stabilité au mouvement »¹. Les conclusions de l'érudit français sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les redire ici. En revanche, l'on ne s'est guère préoccupé de déceler les causes des dispositions casanières des hommes de l'âge classique. Car ces dispositions sont elles-mêmes, considérées avec le recul nécessaire, un

* Leçon donnée à la séance d'ouverture des cours de la Faculté des Lettres, le 31 octobre 1960.

¹ Paul HAZARD, *La Crise de la conscience européenne (1680-1715)*, tome I, Paris, 1935, pp. 3-37.

phénomène limité dans le temps. Au XVI^e siècle, l'on voyageait plus abondamment : Marot séjourna à la cour de Ferrare ; Rabelais se rendit à Rome, de même que Du Bellay et Montaigne ; Ronsard alla jusqu'en Ecosse. Quittant les grands noms, nous retrouvons, parmi ceux qui ne craignent pas d'abandonner pour un temps le sol de France, une foule de personnages : Guillaume Budé, Etienne Dolet, Henri Estienne ; Mellin de Saint-Gelays et Olivier de Magny ; Rémy Belleau et Baïf ; Jacques Grévin et Guillaume du Vair ; du Bartas et Desportes ; Amyot et Monluc, et Brantôme, et de Thou... La liste peut s'allonger à loisir. Une humeur voyageuse a donc précédé les goûts sédentaires des hommes de 1630 ou de 1660. On peut parler ici d'un déclin du voyage, d'un passage « du mouvement à la stabilité ».

Percevoir le phénomène est chose aisée ; l'expliquer est une tâche plus complexe. A vrai dire, les ouvrages généraux de littérature française n'abordent cette question qu'indirectement. Ils suggèrent une explication plus qu'ils ne l'énoncent. A propos de la littérature de l'époque d'Henri IV, Lanson parle d'ouvrages « de bons Français » ; il croit voir alors « un temps de repos et d'indépendance »¹. Brunetière, de son côté, insistait sur le caractère national de la littérature classique². De là à conclure que sous Louis XIII le Français commence à trouver sur place ce qu'il cherchait au XVI^e siècle hors de son pays, il n'y a qu'un pas que l'on est tenté de franchir allégrement.

N'est-ce pas simplifier à l'extrême et juger *a posteriori* du cours des événements ? Si vers 1630 ou 1650 le Français cultivé prend moins volontiers le chemin de Florence ou de Rome, est-ce vraiment parce que son pays lui fournit l'aliment spirituel dont son esprit a faim ? Se contente-t-il déjà de ce que Paul Hazard appellera le « système clos qu'on a reconnu pour excellent »³ ? Comment peut-il être conscient de cette richesse nationale, qui ne s'est pas encore exprimée ? Le classicisme n'en est qu'à ses débuts. Le goût du voyage décline à un moment où l'équilibre qui sera celui de Versailles est loin d'être atteint. Les temps sont à l'hésitation et à l'incertitude, comme il convient quand se forme une doctrine et se constitue un idéal de vie. L'ébauche de cette doctrine, les premières manifestations de cet idéal ne peuvent être la cause du ralentissement des voyages. Tout au plus la conséquence.

¹ Gustave LANSON, *Histoire de la littérature française*, 11^e éd., Paris, 1909, p. 349.

² Ferdinand BRUNETIÈRE, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1912, tome II (*Le XVII^e siècle*), pp. 358-359, et *Etudes critiques sur la littérature française*, 3^e série, Paris, 1912 (7^e éd.), pp. 306-307.

³ Paul HAZARD, *op. cit.*, tome I, p. 4.

Il convient d'ailleurs de ne pas se laisser induire en erreur par des généralisations abusives. De la Renaissance au siècle des lumières, la continuité du voyage ne fut jamais totalement brisée¹. Le flot s'amenuise, mais ne tarit pas. Chaque époque connaît des êtres non-conformistes qui prennent la route, poussés par je ne sais quel besoin d'aventure.

Peut-être serait-il sage d'éliminer, pour simplifier le problème, tous ceux que leur profession obligeait à voyager. Une nécessité et non un goût les invitait au départ ; ils ne symbolisent pas, par conséquent, une tendance profonde de leur époque. Dira-t-on de Molière qu'il éprouvait un amour profond pour les visions campagnardes, parce qu'au lendemain de l'échec de l'*Illustre Théâtre* il parcourut maintes provinces de France ? Négociants ou artisans, comédiens ou médecins, des hommes ont toujours bravé, par amour de l'argent ou simplement pour gagner de quoi vivre, les périls les plus graves. Vers la fin du XVI^e siècle, une famille hollando-anglaise, les Hamays, gagna par Arkangelsk la Russie de Boris Godounov et y passa plusieurs années². Leur cas ne saurait être comparé à celui de Du Bellay rêvant sur les ruines de Rome.

De même, il est judicieux de ne pas appliquer à l'ensemble de l'Europe les conclusions auxquelles l'état d'un pays nous permet d'arriver. Il y a, de nation à nation, des divergences considérables. L'Allemand, au XVII^e siècle, voyage davantage que le Français, semble-t-il ; l'Anglais aussi, l'habitude du « grand tour », complément indispensable d'une bonne éducation oxfordienne, tendant à se généraliser. Des considérations de climat jouent sans doute un rôle, mêlées à des considérations géographiques, religieuses ou historiques. L'on peut constater des phénomènes similaires, sans que les causes, ni les conséquences ne soient les mêmes.

Le déclin du voyage est donc une tendance d'intensité variable, et non une évolution inéluctable. Pour le comprendre, il faut éliminer de tout essai d'appréciation les circonstances particulières à une personne ou à une région déterminée. Il faut se borner à recréer une atmosphère générale, sans vouloir tout justifier, sans se laisser décourager par des détails en apparence contradictoires. Il faut rechercher

¹ Sur la continuité des voyages, voir en particulier Marcel BOUCHARD, *De l'humanisme à l'Encyclopédie*, Paris, 1929, sections 5 et 6.

² John KEEVIL, *The Hamays in the Netherlands, Russia, London, and Chelsea, 1568-1676*, dans *Proceedings of the Huguenot Society of London*, vol. XIX (1953), N° 1, pp. 26-55.

avec prudence quelques facteurs communs capables de proposer une réponse à la question qui se pose.

Ces facteurs seront de deux natures : les uns concerneront les conditions matérielles des voyages ; les autres se rapporteront à l'état d'esprit des voyageurs.

*
* *

Qu'il parte avec enthousiasme ou sous la contrainte d'une nécessité, le voyageur de 1580, 1600 ou 1620 voit trois difficultés d'ordre matériel se dresser devant lui : la peste, le brigandage, le prix de la vie.

Mais la peste, dira-t-on, est une affliction constante. Elle se manifeste à tous les siècles, terrifiante, sournoise, paralysante, inspiratrice lorsqu'un Thucydide, un Defoe ou un Manzoni se trouve sur son chemin. La peste cependant ne sévit pas toujours avec la même intensité. Elle recule quelquefois, abandonnant une région pour se replier sur des fiefs où elle règne pour ainsi dire en permanence, Constantinople par exemple. On est prêt à l'oublier. Mais elle n'oublie pas et bientôt ressurgit, avec son cortège de déchéances physiques et morales.

La seconde moitié du XVI^e siècle voit le terrible fléau lancer une de ses offensives les plus dangereuses. La contagion est partout. Elle est la source d'une anxiété constante, qui se fait jour aussi bien dans la littérature diplomatique que dans les textes des annalistes ou les récits de voyage. « Il me semble, écrit un ambassadeur italien vers la fin du siècle, que cette peste avance par sauts et par bonds, comme la panthère poursuivant un lièvre. Parfois plusieurs jours s'écoulent sans qu'on en voie même l'ombre ; puis, tout à coup, elle apparaît et elle emporte dare-dare une fournée de personnes... Elle en a déchiré à belles dents, comme l'on fait des oies le jour de la Toussaint. »¹

La peste bouleverse toute la vie d'une région. A Londres, les théâtres sont fermés chaque fois que l'épidémie fait, en une semaine, plus de trente victimes ; de l'été 1592 à l'été 1594, l'activité théâtrale fut pour ainsi dire totalement suspendue, période d'incertitude que les érudits s'intéressant à Shakespeare ne connaissent que trop bien².

¹ Ernest GIDDEY, *Agents et ambassadeurs toscans auprès des Suisses sous le règne du grand-duc Ferdinand I^{er} de Médicis (1587-1609)*, Zurich, 1953, pp. 183-184.

² Voir notamment John Dover WILSON, *Life in Shakespeare's England*, Cambridge, 1915 (2^e éd.), pp. 135-139.

L'imagination populaire s'évertue à découvrir les causes d'une calamité si douloureuse ; elle recherche et dénonce les « boute- peste », qu'elle assimile aux sorciers ou aux incendiaires. Les remèdes les plus variés, et parfois les plus saugrenus, sont colportés, suscitant des espoirs qui bientôt s'évanouissent.

Les historiens sont unanimes à constater les ravages de la peste : cinquante mille morts à Venise en 1575-1577, soit le quart ou le tiers de la population ; quarante mille morts à Messine au cours des mêmes années ; en 1581, une épidémie de peste ravage Marseille ; une autre s'abat sur Rome, où l'on dénombre plusieurs dizaines de milliers de victimes.

Chiffres invraisemblables, diront les sceptiques. Peut-être. Leur inexactitude, toute relative d'ailleurs, ne change guère l'impression d'ensemble qui se dégage d'une étude, même sommaire, de la question : la peste est partout en nette augmentation. Reprenant les termes d'un historien récent, l'on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'« à la fin du XVI^e siècle, en gros pendant ses vingt-cinq dernières années, il y a eu recrudescence et généralisation de ces épidémies »¹.

Les chiffres, dans ce qu'ils ont de froidement statistique, disent mal l'angoisse qui habite le cœur et l'esprit des hommes des années 1580 à 1630. La naïveté qui colore maintes anecdotes ne doit point cacher l'anxiété qui les a jadis inspirées. La peste troublait la vie quotidienne de chacun² ; elle était un mal dont le seul nom faisait frémir. Certains vers de La Fontaine prennent, quand on y pense, un ton plus grave que celui qu'on leur prête habituellement, si l'on se dit surtout que le fabuliste, dans *Les Animaux malades de la peste*, ne s'est inspiré d'aucun texte précis, mais a puisé sa matière, comme nombre de théologiens ou de prédicateurs, dans une réalité aisément perceptible. Faut-il s'étonner, par suite, de voir les amateurs de voyages renoncer à leurs projets devant des rumeurs d'épidémie ? Pour les audacieux qui s'obstinent à partir, la peste est une source d'inquiétudes et de vexations. Avant de prendre la route, on s'enquiert des zones contaminées afin d'établir un itinéraire qui n'accumule pas les dangers de la « ladrerie », dont, constate Montaigne en 1580, « sont les chemins

¹ Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1949, p. 273.

² Il est intéressant d'examiner dans une région limitée les troubles affectant l'exercice d'une profession déterminée ; ainsi, sur le ministère pastoral face à la peste, au Pays de Vaud, voir Henri VUILLEUMIER, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, tome II, Lausanne, 1928, pp. 188-193.

tout pleins »¹. Au cours du voyage, il est nécessaire souvent de faire de longs détours ou de rebrousser chemin. Si en 1616 Sir Henry Wotton se retrouve sur les rives du Léman, c'est que la peste l'empêche de se rendre par un autre chemin dans la région de Chambéry².

L'accès des villes s'accompagne de mesures de police souvent tracassières. Par mesure de prudence, les autorités communales exigent du voyageur une sorte de certificat médical, la « bolletta di sanità », comme on l'appelle en Italie. De passage à Vérone, Montaigne s'étonne qu'on exige un tel bulletin alors qu'il n'y a « nul bruit de dangier de peste » et se demande si ce n'est pas un moyen de « friponner » quelque argent. A Ferrare, il se voit longuement retenu à la porte de la ville pour une raison semblable. Mêmes ennuis, à son arrivée à Rome : « on nous y fit des difficultés, come ailleurs, pour la peste de Gennes »³.

Dans un bilan des conditions matérielles des voyages, il est donc nécessaire de tenir compte des désagréments qui résultent de prescriptions administratives plus sévères que par le passé : « A toutes les portes des chambres de l'hostellerie, constate Montaigne dans le passage qu'il consacre à Ferrare, il y a écrit : *Ricordati della boletta*. Soudein qu'on est arrivé, il faut envoyer son nom au magistrat et le nombre d'hommes, qui mande qu'on les loge, autrement on ne les loge pas.⁴ » La peste, le plus souvent, est à l'origine d'une telle rigueur. Quelquefois, cependant, la cause est différente : « Nous fumés contreins, déclare Montaigne en un autre point de sa relation (il se trouve à Spolète), d'y montrer notre bollette, non pour la peste qui n'estoit lors en nulle part d'Italie, mais pour la creinte en quoi ils sont d'un Petrino, leur citoïen, qui est le plus noble bani volur d'Italie et duquel il y a plus de fameux exploits, duquel ils creignent et les villes d'alentour d'être surpris.⁵ » Quand pour un temps la peste cesse d'inquiéter le voyageur, une autre anxiété assaille son esprit : le brigandage.

*

* *

¹ *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, publ. par Charles DÉDÉYAN, Paris, 1946, p. 120.

² Sir Henry WOTTON, *Life and Letters*, Londres, 1907, cité par G. R. DE BEER, *Travellers in Switzerland*, Londres, New York, Toronto, 1949, p. 17.

³ *Journal*, pp. 167 et 199. La peste de 1579 fit à Gênes, dit-on, vingt-huit mille morts.

⁴ *Journal*, p. 182.

⁵ *Journal*, p. 252.

La brigandage, comme la peste, est en nette recrudescence. Ici encore, les témoignages sont innombrables, qui illustrent un déplorable état de fait. L'insécurité est à peu près générale. Le *Journal de voyage* de Montaigne en parle à plusieurs reprises : les chemins conduisant de Gênes à Milan ne sont « pas trop sûrs de voleurs » ; au départ de Bologne, Montaigne change d'itinéraire, des nouvelles faisant état de l'insécurité qui règne dans le duché de Spolète. A Rome, il assiste à la mise à mort du bandit Catena, coupable, semble-t-il, de cinquante-quatre assassinats ¹.

Banditisme qui s'étale partout : dans les villes, où fourmille tout un peuple de tire-laine et de mauvais garçons, de miséreux prêts à tout pour obtenir quelques sous, s'organisant en confréries, comme les malandrins que Cervantès dépeint dans *Rinconete et Cortadillo* ; ils obligent les bourgeois à se barricader, font même irruption dans les maisons et rançonnent les locataires. A Rome, toujours selon Montaigne, les gens fortunés sont « conseillés de donner leur bourse en garde aus Banquiers de la Ville, pour ne pas trouver leur coffre crocheté » ². En 1660 encore, Boileau, avec quelque exagération il est vrai, parlera dans sa sixième satire des « filous effrontés » qui à coups de pistolet ébranlent ou percent la fenêtre de son domicile parisien, tandis que des cris « Au meurtre ! On m'assassine ! » retentissent de tous côtés.

Les villes pourtant sont des asiles de paix au regard de certaines régions campagnardes. Sans aller dans des contrées — la Calabre, l'Albanie — où le banditisme est au XVI^e siècle un état quasi-normal, force est de constater que rares sont les routes qui soient véritablement sûres. Les agents diplomatiques le savent bien, qui acheminent volontiers les dépêches importantes à plusieurs exemplaires et par des itinéraires différents. On connaît l'épisode, quelque peu légendaire, du Tasse arrêté puis relâché par le bandit Marco Sciarra alors qu'il se rendait de Naples à Rome.

Qui sont-ils, ces bandits de grands chemins ? Parfois de pauvres hères, affamés dans les années de blé rare, loqueteux, misérables, vrai gibier de la potence où la plupart finissent. D'autres au contraire font figure de grands seigneurs. Moins d'un siècle plus tôt, condottieri estimés, ils eussent loué leurs services aux princes qui se disputaient l'Italie. Vers 1600, l'ère des capitaines-chevaliers est révolue ; l'Etat

¹ *Journal*, pp. 184, 208-209, 429. Sur la mise à mort de Catena, voir aussi *Essais*, Livre II, ch. XI (*De la cruauté*), éd. Belles-Lettres, p. 144.

² *Journal*, p. 201.

monarchique a remplacé l'Etat féodal ; le vassal, jadis tout puissant sur ses terres, est devenu sujet et s'apprête à devenir courtisan ; les Don Quichotte sont en retard sur leur siècle, lequel croit en l'efficacité des armées régulières plus qu'en la bravoure de bandes occasionnelles ou d'individus entreprenants. Autour d'un seigneur récalcitrant se groupent tous les insatisfaits de l'ordre nouveau, qui cherchent dans l'illégalité une raison de subsister. D'où le destin contrasté de certains de ces bandits, l'Ombrien Petriano Leoncilli, auquel Montaigne faisait allusion, ou encore Alphonse Piccolomini d'Aragon, duc de Montemarignano, seigneur de Camporsevole et autres lieux, ce personnage séduisant et inquiétant que l'on trouve en 1584 dans l'entourage d'Henri III et moins de sept ans plus tard pendu devant le palais du podestat de Florence, au gibet des condamnés infâmes¹. Des déchéances aussi rapides frappent l'imagination des contemporains et frapperont celle des générations ultérieures, à l'époque romantique surtout, témoin Stendhal, qui verra en ces bandits de courageux adversaires des « gouvernements atroces » qui jugulent alors l'Italie².

Le voyageur de la fin du XVI^e ou du début du XVII^e siècle n'avait aucune raison d'éprouver, comme Stendhal, une admiration reconnaissante pour le bandit. Il est trop directement menacé pour oublier le caractère monstrueux de l'activité des hors-la-loi. Il songe plutôt aux moyens d'éviter de dangereuses rencontres. Il écoute les conseils que lui prodiguent d'autres voyageurs et qui bientôt prendront place dans les guides touristiques de l'époque³ : ne pas transporter des espèces sonnantes, mais se munir de lettres de change ; cacher quelques pièces d'or dans la doublure de son habit ; louer des postillons armés de mousquetons, de pistolets ou de baïonnettes, en s'assurant au préalable, si faire se peut, de leur loyauté. Car le brigandage pénètre toutes les classes de la société. L'Italie est submergée par les brigands ; « le brigandage fuse de partout, de la Sicile aux Alpes, de la Tyrrhénienne à l'Adriatique. Le brigandage, c'est-à-dire des vols, des incendies, des assassinats, des atrocités analogues à celles de la guerre maritime »⁴.

Il est des régions d'Europe terriblement éprouvées : la Savoie, aux alentours de 1600, offre le spectacle des misères conjuguées de la peste, du brigandage et de la guerre. Le pays est dépouillé de tout gibier.

¹ Ernest GIDDEY, *op. cit.*, pp. 256-261.

² STENDHAL, *L'Abbesse de Castro*, Paris, 1925, p. 1.

³ Gaetano IMBERT, *Seicento fiorentino*, 2^e éd., Milan, 1930, p. 129.

⁴ Fernand BRAUDEL, *op. cit.*, p. 658.

Les habitants, note le Vénitien Simon Contarini, se sont retirés « sur les montagnes les plus rudes pour échapper au double fléau de la peste et des hommes »¹. Visiter ou traverser un tel pays n'est pas une entreprise de tout repos.

*
* *

Et simultanément, le prix de la vie augmente. La montée des prix, sensible déjà au début du XVI^e siècle, s'accroît vers 1570 et se poursuit pendant une partie du XVII^e siècle, venant d'Espagne et recouvrant, par vagues successives, toute l'Europe occidentale et tout le monde méditerranéen. Les contemporains, tous plus ou moins frappés par ce phénomène, en parlent abondamment : ils se répandent en plaintes amères, évoquent le bon temps de leurs aïeux, essayent, plus rarement, de trouver les causes de la cherté de la vie. Parfois, ils croient découvrir un responsable, qui n'est en général qu'un bouc émissaire. En 1622, la Diète des cantons suisses prononce l'expulsion des Juifs, s'imaginant frapper ainsi les vrais coupables².

Les causes du renchérissement sont aujourd'hui bien connues, surtout depuis les travaux très remarquables de l'économiste américain Earl J. Hamilton³. La poussée inflationniste qui caractérise le XVI^e siècle est la conséquence directe et logique de l'afflux vers l'Europe des métaux précieux du Nouveau Monde. Inutile de rappeler ici le mécanisme de ce phénomène économique, ni d'en analyser les conséquences multiples, d'ordre monétaire aussi bien que social. Qu'il suffise de constater que le voyage devient, plus que par le passé, un luxe onéreux, le rapport entre gains et dépenses étant infiniment moins favorable ; « les personnes disposant de seuls revenus fixes, relève un ouvrage paru il y a une dizaine d'années, n'avaient en 1600 pas le quart des ressources dont jouissaient leurs prédécesseurs en 1500 »⁴. Les voyageurs de la fin du XVI^e siècle se montrent fort économes ; ils se préoccupent du prix des auberges et des transports, soucieux d'utiliser à bon escient les moyens financiers, plus modestes, dont ils

¹ Enrico FALQUI, *In giro per le corti d'Europa*, Roma, 1949, p. 392.

² Henri VUILLEUMIER, *op. cit.*, tome II, p. 190 ; *Die Eidgenössischen Abschiede*, vol. 5, 2^e partie, Bâle, 1875, p. 1687.

³ En particulier *American Treasure and Price Revolution in Spain*, Cambridge (Mass.), 1934. Voir aussi André LIAUTEY, *La hausse des prix et la lutte contre la cherté en France au XVI^e siècle*, Paris, 1921, ainsi que Fernand BRAUDEL, *op. cit.*, pp. 398-420.

⁴ Henri SÉE, Armand REBILLON, Edmond PRÉCLIN, *Le XVI^e siècle*, Paris, 1950, p. 231.

peuvent faire usage. Le *Journal* de Montaigne est révélateur à cet égard ; il contient plus d'une remarque sur le coût du logement, des repas, des guides, des interprètes, la notation suivante, transcrite à Rovigo, pouvant servir d'exemple ou de résumé : « la cherté, comme en France, ou un peu plus »¹. Et pour un Montaigne s'en allant vers Florence ou vers Rome, combien sont contraints de rester chez eux, qui cinquante ans plus tôt seraient partis sans l'ombre d'une hésitation.

Ainsi, de 1570 à 1630, une série d'obstacles matériels se dressent devant le Français ou l'Anglais désireux de visiter l'Italie. Ces obstacles vont-ils suffire à le détourner de son dessein ? Sera-t-il au contraire, comme le pigeon dont parle La Fontaine,

... assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays,

négligeant ces « dangers », ces « travaux », ces « soins » qui devraient pourtant « changer un peu son courage » ? Le désir de voir l'Italie est-il assez fort pour lui faire courir tant de risques ? Tout le problème est là. Quel est-il ce désir de voyage ?

*

* *

Peste, brigandage, prix de la vie ne sont en effet, au ralentissement des voyages, que des causes extérieures. Il faut aller plus avant et plus profond. Le phénomène ne se limite pas à des facteurs matériels.

Ce qui est essentiel, c'est l'esprit dans lequel s'envisage ou s'effectue le voyage². Si le voyage d'Italie a moins de succès auprès des écrivains, n'est-ce pas parce que l'Italie elle-même a moins d'attrait ? Ne la considère-t-on pas avec des yeux nouveaux ?

¹ *Journal*, p. 180. Voir aussi p. 114 (« L'exaction du payement est un peu tyrannique, come en toutes nations, et notamment en la nostre, envers les estrangiers »), p. 125 (« La cherté en la haute Allemaigne est plus grande qu'en France »), pp. 159, 168, 171, 173-174, etc.

² Les travaux consacrés aux voyages en Italie sont nombreux : voir, outre la bibliographie que Alessandro D'ANCONA a annexée, en 1895, à son édition du voyage de Montaigne en Italie, E. G. COX, *A Reference Guide to the Literature of Travel*, Seattle, 1935, et, parmi les études moins générales : E. S. BATES, *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, 1911 ; Clare HOWARD, *English Travellers of the Renaissance*, Londres, 1914 ; J. W. STOYE, *English Travellers Abroad, 1604-1667*, Londres, 1952 ; E. ANAGINE, *L'Italia vista da viaggiatori francesi del secolo XVII*, dans *Nuova Rivista storia*, Milan, 1937.

Parmi les études d'atmosphère, citons, pour la France : Joseph TEXTE, *Etudes de Littérature européenne*, Paris, 1898 (pp. 25-50 : *L'influence italienne dans la Renaissance française*), G. PREZZOLINI, *Le Legs de l'Italie*, Paris, 1949, ainsi que l'ouvrage vieilli, mais non totalement remplacé d'E. J. B. RATHERY, *Influence de*

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, l'Italie, tant pour les Français que pour les Anglais, a été le tremplin d'où ils s'élançaient vers cette Antiquité merveilleuse dont ils parlaient avec enthousiasme. Littérature et érudition s'entrelacent étroitement. L'écrivain, « écumeur de latin », selon le mot de Geoffroy Tory, se tourne vers Rome ou vers Florence parce que l'érudit qui est en lui n'ignore pas que c'est là, dans les bibliothèques ou dans les universités italiennes, que le contact avec le monde gréco-latin est le plus aisé ; parce qu'il sait que les vestiges qu'il apercevra lui parleront de la Rome de Virgile, satisfaisant son désir de saisir l'Antiquité dans sa totalité la plus riche, non seulement les lettres, mais aussi les arts, mais aussi un mode de vie tout baigné de lumière méditerranéenne. L'Italie est le miroir qui reflète pour l'humaniste l'image la plus claire et la plus fidèle de cette Antiquité que l'on vient de redécouvrir. L'Antiquité étant l'objet d'un culte, n'est-il pas souhaitable de visiter les lieux où ce culte fut célébré pour la première fois et d'où il se propagea vers les régions périphériques du monde chrétien ? Le jeune homme qui se destine au service des lettres se doit de voir le pays où les disciplines furent d'abord « restituées » et les langues « instaurées ». Les conseils ne lui manquent pas, qui l'incitent à visiter la péninsule :

Tu dois veoir Italie et les Alpes passer,
Car c'est de là que vient la fine marchandise
Qu'en béant on admire et que si hault on prise.¹

Le jeune Français accepte le conseil avec enthousiasme, du moins si l'on en croit les vers que voici, qui sont de Baïf :

Je fretille d'aller, je désire de voir
Les villes d'Italie et veu ramentevoir
Les marques des Romains jadis Rois de la Terre.²

Un demi-siècle ou soixante-quinze ans plus tard, la vision de l'Italie est tout autre. Le simple énoncé du mot Italie suggère à l'esprit une image dont les teintes ont changé. Il provoque une vibration qui n'est plus la même.

*

* *

l'Italie sur les lettres françaises, Paris, 1853. Pour l'Angleterre, consulter : Lewis EINSTEIN, *The Italian Renaissance in England*, New York et Londres, 1902 ; J. R. HALE, *England and the Italian Renaissance*, Londres, 1954 ; R. C. SIMONINI, *Italian scholarship in Renaissance England*, Chapel Hill, 1952.

¹ Alexandre CIORANESCU, *Vie de Jacques Amyot*, Paris, 1941, p. 54.

² *Euvres en rime de Jan Antoine de Baïf, secrétaire de la Chambre du roy*, publ. par Ch. MARTY-LAVEAUX, vol. 4, Paris, 1887, p. 278.

En premier lieu, il suggère un mode de vie. Mais il ne s'agit plus de la vie ample, généreuse, ensoleillée qui éblouissait les seigneurs des guerres d'Italie et dont un Marot se faisait l'écho :

... ce pays plantureux
Fertile en biens, en dames bien heureux
Et bien semé de peuple obéissant...¹

Maintenant, la joie de vivre s'intitule licence ; l'abondance, prodigalité ; l'obéissance, servilité. On parle avec mépris des Italiens, dont on souligne non sans satisfaction la ruse et la luxure. On relève l'astuce sans scrupules des négociants ; on fait allusion, sans le moindre esprit critique, aux quarante mille prostituées qui font les joies du clergé romain ; on emploie volontiers les mots de paillardise, de sodomie ou d'inceste ; on s'étend à loisir sur l'usage que les Italiens font du poison, sur les cruautés de certains tyrans, sur les meurtres qui se commettent pour une vétille. Des préjugés se créent et s'enracinent dans l'esprit des Français ou des Anglais ; ils auront cours pendant des siècles.

Le voyage d'Italie est donc moralement dangereux. Il risque de mettre le voyageur au rang de « ceux qui ont pratiqué les courtisanes d'Italie »², pour reprendre la jolie expression de Brantôme. Le profit intellectuel du voyage est souvent nul. On le note volontiers, tant en Angleterre qu'en France. L'humaniste Roger Ascham, un des précepteurs de la reine Elisabeth, s'efforce de détourner ses jeunes compatriotes de l'Italie, pays dont pourtant il connaît et apprécie le langage : il y a des Anglais, dit-il, qui, « alors qu'ils étaient des mules ou des chevaux avant d'aller, sont revenus pourceaux et ânes dans leur pays, ou même renards, avec leurs têtes subtiles et pleines de ruses, ou encore loups, avec leurs cœurs cruels ». La victime du voyage d'Italie provoque à la fois sa pitié et son indignation : « Monstre digne d'admiration, qui, par l'obscurité de sa vie, par sa lourdeur à s'instruire, par son astuce dans ses rapports avec autrui, par la méchanceté qui le pousse à faire le mal sans raison, devrait porter en un corps le ventre d'un cochon, l'esprit d'un renard et le cœur d'un loup. Si vous pensez que nous jugeons mal..., écoutez ce que l'Italien dit de l'Anglais, ce que le maître dit de son élève : *Englese italianato è un diavolo incarnato.* »

¹ *Épître à Madame la Duchesse de Ferrare* (1535), vers 1-3.

² BRANTÔME, *Les dames galantes*, publ. par Maurice RAT, Paris, 1947, p. 424.

Ascham déclare encore, pensant toujours au malheureux étudiant britannique qui irait séjourner en Italie : « Quelque Circé fera de lui, du simple Anglais qu'il était, un véritable Italien. Et pour finir, il ira peut-être en enfer, ou dans quelque endroit infernal. » Et Ascham de s'élever contre les traductions de l'italien qui paraissent à Londres, capables d'amollir, au soleil d'une luxure vénitienne ou romaine, la sévérité puritaine de ses compatriotes¹. Shakespeare, heureusement, se garda bien de mépriser de telles traductions.

Shakespeare pourtant, dans *Richard II*, montre qu'il est conscient du fossé qui se creuse entre son pays et l'Italie ; un de ses personnages, le duc d'York, semble faire écho à Ascham lorsqu'il fait allusion à des « poèmes voluptueux dont l'harmonie empoisonnée trouve toujours ouverte l'oreille de la jeunesse, par le récit des modes de cette superbe Italie, dont notre nation, lentement singeresse, et bassement imitatrice, suit clopin-clopotant les manières »². Lord Burleigh, s'adressant à son fils Robert Cecil, lui conseille de ne jamais permettre à ses propres enfants de se rendre en Italie, « car ils n'y apprendront que l'orgueil, le blasphème et l'athéisme »³. Georges Gascoigne, dans une lettre à un ami décidé à entreprendre le voyage d'Italie, l'adjure de prendre garde aux poisons, dont les Italiens font un usage abondant, et de ne pas boire à un repas avant d'avoir vu un convive déguster de la boisson offerte⁴. Des observations analogues apparaissent chez Marston ou chez Robert Greene. « O Italie, s'écrie Thomas Nash, académie du meurtre !⁵ » « O Angleterre italique, s'exclame un autre écrivain, que sont devenues ton ancienne valeur et ta puissance ! Depuis que le toscanisme est venu, la Vanité domine tout et avec elle la vilénie.⁶ » « Nos compatriotes, lit-on ailleurs, ramènent en général trois choses d'Italie : une mauvaise conscience, une bourse vide et un estomac mal en point.⁷ »

¹ Roger ASCHAM, *The Scholemaster*, Londres, 1570, cité par John Dover WILSON, *op. cit.*, p. 73, et HALE, *op. cit.*, p. 20.

² Acte II, scène I, vers 21-23 (traduction Pierre Messiaen).

³ Thomas ZOUCH, *Memoirs of the Life and Writings of Sir Philip Sidney*, York, 1808, p. 373.

⁴ George GASCOIGNE, *A hundreth sundrie Flowers...*, Londres, 1572, cité par EINSTEIN, *op. cit.*, p. 160.

⁵ Thomas NASH, *Pierce Pennilesse, his Supplication to the Divell*, Londres, 1592, p. 38.

⁶ Gabriel HARVEY, *Letter Book*, publ. par E. J. L. SCOTT, London, 1884, p. 65.

⁷ Jerome TURLER, *The Traveiler of Ierome Turler...*, Londres, 1575, cité par EINSTEIN, *op. cit.*, p. 159.

Une telle attitude à l'égard de l'Italie et de ses habitants n'est pas l'effet d'une mauvaise humeur passagère. Trente-cinq ans après Ascham, Thomas Palmer, dans son *Essai sur les moyens de voyager de la manière la plus profitable et la plus honorable dans les pays étrangers*, conseille, pour ce qui est de l'Italie, de n'y point mettre les pieds¹. En 1642, James Howell, l'historiographe de Charles II, fait preuve d'un scepticisme tout aussi grand, dans ses *Instructions pour les voyages à l'étranger* : Certains voyageurs, affirme-t-il, « retiennent le vice d'un pays... mais négligent et oublient le bien, leur mémoire étant en cela comme des tamis, qui retiennent le son et laissent passer la fine farine² ».

En France, même son de cloche. En 1566 déjà, soit quatre ans avant Ascham, Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, attaque en termes véhéments l'Italie et les Italiens³. Gagner le sud des Alpes ne peut que nuire à la valeur morale du voyageur : « S'il est question de parler d'une école en laquelle un Abel pourrait apprendre à devenir un Caïn, l'Italie emporte aujourd'huy le prix. » Estienne n'a que mépris pour ceux qui vont visiter Rome et qu'après Rabelais il appelle les *Romipètes* ; il leur applique le proverbe qui veut que

Jamais ni cheval ni homme
N'amende d'aller à Rome.

Les Italiens ont été pour les Français des maîtres de vices et de turpitudes ; ils leur ont appris à être assassins et sodomites ; voleurs aussi : « Depuis que nos coupebourses ou happebourses se sont frottez aux robbes de ceux d'Italie, il faut confesser qu'on a bien veu d'autres tours d'habileté qu'on n'avoit accoustumé de voir. » Estienne en vient à affirmer que les Français voyagent beaucoup trop, donnant raison au Du Bellay désabusé qui constatait que

... souvent mal monté, mal sain et mal vestu
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.⁴

¹ Thomas PALMER, *An Essay of the Meanes how to make our Travailes into Forraigne Countries, the more profitable and honourable*, Londres, 1606, cité par HALE, *op. cit.*, p. 21.

² James HOWELL, *Instructions for Forreine Travell*, Londres, 1642, cité par John Dover WILSON, *op. cit.*, p. 70.

³ Les sentiments hostiles à l'Italie d'Henri Estienne sont analysés par Gabriel MAUGAIN, *L'Italie dans « L'Apologie pour Hérodote »*, dans *Mélanges offerts à M. Abel Lefranc*, Paris, 1936, pp. 374-392, étude qui nous a fourni les citations qui suivent.

⁴ *Les Regrets*, sonnet LXXXVI (éd. Droz, p. 89).

L'on peut se demander, à propos de quelques-uns des auteurs que nous venons de mentionner, dans quelle mesure leur haine du papisme est à la base de leur hostilité à l'Italie. Il serait insensé de faire abstraction, au XVI^e siècle surtout, des sentiments religieux qui animent — avec quelle violence, on ne le sait que trop — de nombreux érudits et écrivains. Le problème toutefois n'est pas à proprement parler religieux. Il se rapporte plutôt à un état social qui, indépendamment des positions religieuses, est le même des deux côtés de la Manche.

En Angleterre comme en France, l'opinion publique est offusquée par la place que d'astucieux Italiens ont prise dans la vie économique et politique du pays. A Londres, les marchands et les banquiers italiens sont prospères, en dépit de la froideur qu'ils rencontrent. Les sentiments xénophobes des négociants anglais ne diminuent nullement leur audace. Certains d'entre eux parviennent à occuper des positions éminentes, tel Ruberto Ridolfi, qui utilisa sa puissance pour intriguer contre la reine Elisabeth, ou Sir Horatio Palavicino, qui détenait le monopole du commerce de l'alun¹. En France, la venue de Catherine de Médicis a permis à bon nombre de Florentins de s'implanter dans le royaume, où ils usent et abusent de la protection de la reine². Dans les deux pays, cet envahissement pacifique provoque des commentaires sans aménité. En 1591 paraît en Angleterre un traité sur l'astuce des Italiens, où l'auteur dénonce la cupidité des Italiens qui se sont expatriés. Partout, à Paris ou à Lyon, « ils ont sucé comme des sangsues le sang du pauvre peuple, le laissant tout sec, comme s'il avait été écrasé dans un pressoir » ; ils sont arrivés « aussi pauvres que serpents » et se font maintenant construire des palais à Florence³.

En France même, nombreux sont les pamphlets ou les poèmes qui révèlent un semblable état d'esprit. Ainsi Ronsard, dans le *Bocage royal* :

Je me fasche de voir les hommes estrangers,
Changeurs, postes, plaisans, usuriers, mensongers,
Qui n'ont ny la vertu ny la science apprise,
Posséder aujourd'huy tous les biens de l'église.⁴

¹ EINSTEIN, *op. cit.*, pp. 229-285. Voir aussi Lawrence STONE, *An Elizabethan : Sir Horatio Palavicino*, Oxford, 1956.

² Emile PICOT, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, dans *Bulletin italien*, tomes I, IV, XVII, XVIII ; Emile PICOT, *Les Français italianisants au XVI^e siècle*, 2 vol., Paris, 1906 ; J. MATHOREZ, *Les Italiens et l'opinion française à la fin du XVI^e siècle*, dans *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, Paris, 1914.

³ EINSTEIN, *op. cit.*, p. 171.

⁴ *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, publ. par Paul LAUMONIER, vol. 3, Paris, 1914-1919, p. 292.

Une satire s'en prend vertement aux Italiens de l'entourage de la reine :

Quand ces bougres poltrons en France sont venus,
Ils étaient élancés, maigres, et comme sardaines.
Mais par leurs gros impôts, ils sont tous devenus
Enflés et bien refaits, aussi gros que baleines.

Un autre écrit s'afflige, ou s'irrite, de

Voir l'asne milanois devenir chancelier,
Le banquier, mareschal, le vilain, chevalier.¹

Les italianismes qui envahissent le français provoquent parfois des mouvements d'humeur ; on s'élève contre les « gaste-françois » ; dans sa comédie des *Esbahis*, Jacques Grévin, en 1560 déjà, se moque d'un fanfaron italien et de son jargon. Car le théâtre lui-même, en Angleterre principalement, illustre par moment avec une remarquable clarté cet état d'esprit où se combinent de la méfiance, un peu de jalousie, l'affirmation d'un dégoût que l'on veut sincère et peut-être une admiration refoulée pour les vices impudents qui s'étalent sous la chaude lumière du soleil d'Italie. On place volontiers dans un cadre italien des aventures qui parlent de poison ou de poignard, de viol ou d'inceste, d'ambition sans scrupule ou de cruauté effrénée. Il n'est qu'à penser à Webster ou à Cyril Tourneur.

On est donc en droit de parler, tant pour la France que pour l'Angleterre, d'un mouvement assez général d'italophobie, inspiré, en apparence du moins, par la façon de vivre et de se comporter des Italiens. L'Italie est considérée comme un danger. Il se produit une sorte de divorce. La rupture se manifeste d'abord au niveau de la vie morale. Mais elle concerne aussi un autre aspect de l'Italie : sa vie politique.

*
* *

Si, au début du XVI^e siècle, l'Italie, toute palpitante, pouvait, par ses convulsions mêmes, arrêter l'attention de l'observateur étranger, le spectacle qu'elle offre cent ans plus tard ne peut guère soulever l'enthousiasme. La main-mise de l'Espagne, depuis le traité du Cateau-Cambrésis, est quasi-totale. La plupart des ducs italiens suivent avec docilité les instructions venues de l'Escorial, heureux de troquer leur indépendance contre une sécurité qui consolide leur pouvoir. On

¹ Pierre DE L'ESTOILE, *Mémoires et Journaux*, tome I, Paris, 1875, pp. 20, 75.

assiste à un afflux de Catalans ou d'Aragonais, qui viennent tenter leur chance en Italie, fuyant la stérilité des plateaux ibériques.¹

La vie politique des différents Etats italiens est sans intérêt. Les luttes civiles qui jadis divisaient les communes étaient un indice de vitalité. Le souvenir s'en estompe, tandis que s'oublie, dans le faste de monarchies qui se veulent de droit divin, les libertés des siècles précédents. Montaigne ne peut s'empêcher de relever, en voyant à Florence des gens du peuple se réunir dans le palais du grand-duc simplement pour y danser, que « le concours de cette sorte de gens est... une image de la liberté perdue »². Le spectacle ne vaut plus la peine d'un déplacement.

Avec une exception, toutefois : Venise. Venise brille encore d'un vif éclat. Dans la mosaïque d'Etats italiens, elle est celui qui a su conserver, estime-t-on, la liberté d'action la plus grande. Face au péril ottoman, elle fait figure de rempart, la défaite de Lépante n'ayant guère diminué la confiance qu'on lui porte. On admire sa position géographique singulière, les ressources de son arsenal, l'équité de ses tribunaux, la stabilité de sa constitution, qui combine des éléments de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie et que l'on se plaît à comparer à celle de la Rome antique. A la fin du XVIII^e siècle, les cantons suisses jouiront d'une réputation analogue, également faite d'images conventionnelles.

Cet engouement pour Venise se manifeste de plusieurs façons³. Il n'est qu'à songer au théâtre shakespearien pour saisir un aspect de cette faveur accordée à la cité des doges : *Le Marchand de Venise* et *Othello* sont un témoignage indirect de cet intérêt, une illustration aussi de l'admiration que l'on portait à la justice vénitienne. *Volpone* de Ben Jonson laisse une impression semblable. Mais il est d'autres expressions, plus directes, de ce même état d'esprit : les ouvrages, de caractère plus historique, consacrés à Venise. En 1599, Samuel Lewkenor traduit en anglais l'ouvrage de Gasparo Contarini sur le gouvernement vénitien⁴. Dans ses commentaires, le traducteur adopte

¹ Sur l'intrusion de l'Espagne dans la vie italienne, l'ouvrage le plus suggestif reste celui de Benedetto CROCE, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*, Bari, 1917. Voir aussi : Vittorio DI TOCCO, *Ideali d'indipendenza in Italia durante la preponderanza spagnuola*, Messine, 1926, et Angela VALENTE, *Filippo II e l'Italia*, dans *Nuova rivista storica*, tome x, 1926, pp. 133-146.

² *Journal*, p. 342.

³ Voir EINSTEIN, *op. cit.*, p. 143, et HALE, *op. cit.*, p. 29.

⁴ *The Commonwealth and Government of Venice. Written by the Cardinal Gasper Contareno, and translated out of Italian into English by Lewes Lewkenor...*, Londres, 1599.

à l'égard de son sujet une attitude nettement plus indulgente et plus élogieuse que celle d'autres érudits anglais face à d'autres régions d'Italie, que ce soit Turler parlant de Naples, Marlianus en présence de Rome ou Dallington présentant la Toscane. L'indulgence pousse même certains Français ou certains Anglais à fermer les yeux sur des tares morales qu'ils dénoncent avec véhémence à Rome ou à Florence. Le nom de courtisane de Venise, écrit Thomas Coryat, l'auteur des *Crudities*, est « fameux dans toute la chrétienté » ; Venise n'est-elle pas « la dame la plus belle, le plus riche modèle, la reine du monde chrétien »¹ ? Et l'on éprouve presque l'envie de répéter, après l'Holoferne de *Peines d'amour perdues*, le dicton italien : *Venezia, Venezia, chi non ti vede non ti prezia*².

En France, à l'époque même où Boileau est au sommet de sa gloire, un volume d'histoire, qui est en même temps une relation de voyage, atteste de la permanence de l'intérêt porté à Venise, *La Ville et République de Venise*, de Saint-Disdier³. Quarante ans plus tard, le Montesquieu des *Lettres persanes*, c'est-à-dire un homme que l'expérience des voyages n'a pas encore détrompé, dira lui aussi l'attrait que Venise exerce sur un Français : « On peut avoir vu toutes les villes du monde, écrit Rhédi à Usbek, et être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours et des mosquées sortir de dessous l'eau, et de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devrait y avoir que des poissons. ⁴ »

Montesquieu, si l'on veut, constate, en ne mentionnant que l'aspect extérieur de la ville, une sorte de miracle, qui déjà frappait les Français ou les Anglais de l'époque d'Henri IV ou d'Elisabeth. Ce miracle vénitien, cependant, ne peut à lui seul maintenir vers l'Italie le flot des voyageurs. Il n'est qu'un élément positif, face à plusieurs facteurs négatifs.

La tutelle espagnole se maintient en effet dans un climat de suspicion et de contrainte. Les voyageurs en sont parfois désagréablement surpris. La curiosité d'esprit qui les a incités à voyager s'accommode mal de mesures de police empreintes d'arbitraire et d'étroitesse d'esprit.

¹ *Coryat's Crudities*, vol. I, Glasgow, 1905, pp. 203, 401. Sur Coryat en Italie, voir Piero REBORA, *Momenti di cultura italiana e inglese*, Urbino, 1952, pp. 141-150.

² Acte IV, scène II. Le proverbe est mentionné par plus d'un écrivain antérieur à Shakespeare ; Sandford (*Garden of Pleasure*), Florio (*First Fruit*).

³ Voir M. J. DUMESNIL, *Voyageurs français en Italie depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours*, Paris, 1865, dont les pages 47 à 102 sont consacrées à Saint-Disdier.

⁴ Lettre xxxi.

Ainsi Montaigne qui, tout bon catholique qu'il est, ne dédaigne pas de pratiquer avec des luthériens le fructueux art de conférer, s'indigne des vexations dont il est victime à son arrivée à Rome : bagages fouillés « jusques aus plus petites pièces de ses hardes » ; livres confisqués, provisoirement du moins, par un fonctionnaire chargé de les inspecter¹. On parle un peu partout des rigueurs excessives d'une administration pleine de méfiance ; les prisons romaines ont une sinistre réputation ; la lueur d'autodafés — Giordano Bruno brûlé au Campo dei Fiori, en 1600 — fait naître un frisson d'effroi.

Imagine-t-on les inquiétudes d'un voyageur protestant se hasardant sur des terres contrôlées par l'Espagne ? Coryat, obligé de passer près d'un fort tenu par une garnison espagnole, se voit déjà « torturé avec une extrême cruauté » et mis à mort par des bourreaux le « déchirant d'une manière affreuse et terrible »². Un autre Anglais, Fynes Morison, est contraint de se déguiser, lors d'un séjour à Rome ; il adopte l'habit français ou le costume italien, de peur d'être arrêté comme espion ou comme hérétique. Les catholiques traversant des pays réformés éprouvaient souvent des inquiétudes semblables.

Le divorce que le déclin des voyages d'Italie révèle ou illustre n'est donc qu'un aspect d'une rupture infiniment plus grave, qui affecte la vie de l'Europe tout entière. En dépit de guerres ou de rivalités dynastiques, les hommes du XV^e siècle ou du début du XVI^e avaient conscience d'appartenir à une unité européenne et chrétienne. Cette unité n'existe plus. L'Europe, dans l'orage qui s'est abattu sur elle, « s'est brisée en deux, comme un arbre dont éclaterait l'écorce »³. Sur le plan politique comme sur le plan religieux, des camps se sont constitués ; les positions se sont durcies ; la compréhension s'est amoindrie ; même en période de paix règne une sorte de guerre froide. Malgré elle, l'Italie se trouve placée d'un côté de la barrière. Cette barrière, les voyageurs hésitent à la franchir.

*
* *

La rupture n'est pas uniquement morale et politique. De nature psychologique, elle affecte l'esprit même du voyageur.

¹ *Journal*, p. 201.

² *Coryat's Crudities*, vol. II, Glasgow, 1905, p. 58.

³ BRAUDEL, *op. cit.*, p. 559.

Miracle vénitien, constatait Montesquieu, apparaissant sous l'aspect d'un phénomène géographique. Quand l'homme du XX^e siècle pense à la Renaissance italienne, le miracle, qu'il situe plus volontiers à Florence, est d'un autre ordre : il l'entraîne dans le monde infiniment plus riche de la création artistique.

N'est-ce point là le cœur même du problème ? Si, vers 1630, l'Italie, but principal des voyages, a moins d'attrait, c'est que la vision du Français ou de l'Anglais s'est singulièrement rétrécie. Le miracle n'est plus ce qu'il a été et n'est pas encore ce qu'il sera. Il y avait, chez l'humaniste des générations précédentes, une faculté d'assimilation globale à proprement parler admirable. Rabelais s'intéresse à tous les aspects de la vie, sans oublier les questions artistiques (que l'on songe aux pages consacrées à la structure architecturale de l'abbaye de Thélème !); il trouve en Italie de quoi satisfaire en lui l'humaniste, l'écrivain et l'amateur d'œuvres d'art. Du Bellay, tout en déplorant la corruption qui sévit à la cour pontificale, éprouve une joie de nature esthétique à contempler les vestiges de la Rome antique ; n'y trouve-t-on pas

Tout ce que l'Égypte en poincte façonna,
 Tout ce que Græce à la corinthienne,
 A l'ionique, attique ou doriennne,
 Pour l'ornement des temples maçonna
 Tout ce que l'art de Lysippe donna,
 La main d'Apelle ou la main Phidienne...¹

Trente ans plus tard, on cesse de voir l'Italie dans sa luxuriante complexité ; la vision est moins ample sans doute parce que l'écrivain se distance de l'humaniste, se distance aussi de l'artiste. Il y a morcellement de l'activité spirituelle et, par voie de conséquence, morcellement de la vision de l'Italie. L'écrivain classique sera uniquement écrivain ; la création littéraire sera son art. Il méprisera l'érudit qui, comme l'humaniste de jadis, veut connaître le détail des choses et le revêtira de l'épithète de pédant. Son contact avec l'Antiquité sera purement livresque, honnêtement livresque. Nul besoin à Racine, pour écrire *Britannicus*, de contempler de ses propres yeux les voûtes grandioses du Palatin.

L'artiste, lui — le peintre, pour être plus précis —, ne peut se passer de cette vision directe. Aucun livre ne lui apporte le message de l'Antiquité ni celui des peintres qui avant lui se sont inspirés du

¹ *Les Antiquitez de Rome*, sonnet xxix (éd. Droz, p. 17).

monde gréco-romain. Il lui faut voir Rome, des colonnes brisées entourées de lierre, des aqueducs fuyant dans la plaine, qu'il se nomme Simon Vouet, Eustache Le Sueur, Nicolas Poussin ou Claude Lorrain. Il lui faut, tant est important ce contact direct, vivre un temps, ou même le reste de sa vie, sur le Pincio ou dans les venelles de Montecitorio. Il lui faut braver les dangers du voyage, peste, brigandage, troubles civils, Inquisition menaçante, et moissonner peut-être, inconsciemment, dans ce coudoisement forcé des laideurs du siècle, quelques-unes de ces images hallucinantes que Jacques Callot projette, au retour de Rome, dans *Les Misères de la guerre*. L'artiste doit être audacieux et impavide : « un jeune homme qui a une furie du diable », disait de Poussin le cavalier Marin¹.

Tous deux héritiers de l'humaniste, l'écrivain classique et le peintre classique ont par suite, en raison même de la nature de leur art, une attitude différente face au voyage d'Italie. On se plaît, dans maints ouvrages², à montrer la parenté étroite de l'écrivain et de l'artiste, à voir en eux deux artisans d'un même classicisme. C'est là une vue quelque peu théorique. Tous deux ont en commun un certain goût de l'ordre et de l'ordonnance, nourri d'une admiration commune pour l'Antiquité. Tous deux dérivent, si l'on veut, d'un même ancêtre. Leurs classicismes respectifs néanmoins n'ont rien de concerté. Il s'agit bien plutôt de cheminements parallèles, mais différents ; disons mieux, de cheminements qui s'ignorent, même si parfois l'artiste et l'écrivain sont unis, dans leurs relations personnelles, par des sentiments d'estime ou d'amitié. Rares sont les créateurs qui réussissent à « sortir » de leur art et à s'imposer à tous par ce qu'ils sont plus que par ce qu'ils font. « Mignard est Mignard, notera La Bruyère, Lulli est Lulli, et Corneille est Corneille », mais combien restent peintre, musicien ou poète, isolés dans leurs cloisonnements³. La Bruyère lui-même semble confirmer ce qu'il constate, lui qui, dans son tableau des caractères et des mœurs du siècle, ne s'arrête guère à ceux qui cultivent les arts plastiques. La Fontaine — sa correspondance pourtant témoigne d'une certaine culture artistique⁴ — n'exprime pas, dans la fable *Le statuaire*

¹ Emile MAGNE, *Nicolas Poussin, premier peintre du roi (1594-1665)*, Bruxelles et Paris, 1914, p. 71.

² Henri PEYRE, dans *Qu'est-ce que le classicisme ?*, Paris, 1933, consacre quelques pages intéressantes à cette question (ch. VI : *Le classicisme et les Beaux-Arts*).

³ *Les Caractères*, chapitre *Du mérite personnel* (éd. Hachette, p. 78).

⁴ Voir la lettre écrite par le fabuliste à sa femme le 12 septembre 1663 (*Œuvres de J. de La Fontaine*, publ. par Henri RÉGNIER, tome IX, Paris, 1881, pp. 259-281).

et la statue de Jupiter, un intérêt bien profond pour le travail du sculpteur. Les quelque quinze ou vingt allusions à des peintres que l'on décèle à grand peine dans les lettres de Mme de Sévigné ne sont pas l'expression d'une véritable sensibilité artistique, Jacopo Bassano n'étant mentionné que parce que des chiens figurent sur presque tous ses portraits et Quentin Massys parce qu'il fut un maréchal qui devint peintre par amour¹. Molière ne parle de son ami Mignard que dans une œuvre mineure et de circonstance, le poème *La Gloire du Val de Grâce*². Charles Perrault écrit en l'honneur de Le Brun les vers intitulés *La peinture*, mais Perrault est déjà un moderne, qui rêve d'horizons plus vastes. L'on connaît en revanche l'invective de Pascal : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! »³

*
* *

Le déclin des voyages, conséquence de l'équilibre classique ? La formule, séduisante par son aspect lapidaire, ne saurait convaincre. Elle fait fi de la chronologie et des circonstances extérieures, isolant le mouvement classique de toute la vie concrète qui l'entoure.

Cause, alors, de cet équilibre ? A première vue, la relation paraît plus valable. Gardons-nous cependant d'être trop catégoriques. Un état d'esprit, une vision du monde — en dernière analyse, le classicisme est bien cela — ne se ramène pas à un élément premier, ni même à un faisceau d'éléments. La vie n'est jamais schématique, ni le classicisme, qui fut une forme de vie.

Ni conséquence, ni cause... Quoi donc, alors ? Au risque de faire sourire, disons : à la fois l'un et l'autre ; ou encore : une circonstance concomitante, cause ici, ailleurs conséquence. L'illustration, après l'enthousiasme généreux de la Renaissance, d'un moment de lassitude, d'où sortira une sérénité nouvelle. La forme concrète que prend une hésitation ; l'expression d'un recul devant des forces qui paraissent vous accabler ; la manifestation d'un repliement sur soi-même.

¹ *Lettres de Madame de Sévigné*, publ. par M. MONMERQUE, Paris, 1862, vol. II, pp. 296, 525, vol. V, p. 272, vol. VIII, p. 357.

² Molière souligne l'importance du séjour romain de Mignard :

Toi qui...

Es venu déployer les précieux trésors

Que le Tibre t'a vu amasser sur ses bords. (Vers 21-22)

³ Blaise PASCAL, *Pensées et opuscules*, éd. Brunshwig, fragment 134.

Le ralentissement du rythme des voyages est le symptôme d'une transformation qui lentement s'effectue. Ce symptôme, bien interprété, permet de fixer les limites de l'état d'équilibre qui suivra. Charles Nisard et Brunetière admiraient béatement tout ce qui se rapportait au classicisme. En étudiant l'attitude de l'homme du XVII^e siècle face aux voyages, l'on mesure mieux le prix de l'équilibre. L'épuration ne s'est pas faite sans sacrifices. On peut parler d'appauvrissement.

Parlant de Paris, Montaigne, dans les *Essais*, écrit la phrase que voici : « Plus j'ay veu... d'autres villes belles, plus la beauté de cette-cy peut et gagne sur mon affection »¹. Cette constatation résume admirablement le repliement sur soi-même auquel nous venons de faire allusion. Montaigne, le témoin le plus authentique de la transformation qui s'effectue, donne le ton.

Encore faut-il le comprendre. On connaît le jugement de Stendhal sur le *Journal de voyage* du futur maire de Bordeaux : « Montaigne, le spirituel, le curieux Montaigne voyageait en Italie pour se guérir et se distraire. En 1580, quand Montaigne passait à Rome, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort ; tout retentissait du bruit de ses ouvrages, les fresques divines d'André del Sarte, de Raphaël et du Corrège étaient dans toute leur fraîcheur. Eh ! bien, Montaigne, cet homme d'esprit si curieux, si ouvert, n'en dit mot.² »

Qui donc, en l'occurrence, fait preuve d'étroitesse d'esprit ? Montaigne, qui ne parle pas des grands maîtres de la Renaissance italienne, ou Stendhal, qui, ébloui par sa propre vision de l'Italie, ne se rend pas compte que Montaigne, dans les circonstances historiques et spirituelles où il se trouvait, ne pouvait guère en parler ?

Il y a là matière à d'amples et fructueuses réflexions.

Ernest GIDDEY.

¹ Livre III, ch. IX (*De la vanité*), éd. Belles-Lettres, p. 46.

² STENDHAL, *Promenades dans Rome*, vol. 1, Paris, Le Divan, 1931, p. 151.